

Désordre – Clémentine fort

Artiste plasticienne formée aux écoles d'arts de Pau et de Nantes, Clémentine Fort présente, dans son exposition *Désordre*, une nouvelle série intitulée *Les objets qui dérangent*. Ce projet, coproduit par le BO et la Maison des éditions Pyrénées, propose une réflexion sur l'espace intérieur et ses codes. En perturbant insidieusement l'ordre établi et les usages, Clémentine Fort change notre regard sur ce lieu du quotidien, pour un déconditionnement en douceur de notre rapport à l'objet et à sa fonction.

Comment le projet *Les objets qui dérangent* s'inscrit-il dans ta démarche ?

Ce projet marque plutôt un tournant dans ma démarche. Jusqu'ici, j'ai beaucoup travaillé la question de la construction de l'identité, la thématique du souvenir et de la mémoire. J'évoque la dilution des formes et des corps dans mon travail photographique ou dans ma pièce en céramique, *Les absents*. Dans les séries *Rue de Grenelle* ou *Rue Adoue*, j'aborde l'intime en mettant en scène ma famille, en rejouant des expériences personnelles. Donc j'avais envie d'un projet plus léger qui m'éloigne un peu de moi, de ma figure. Aujourd'hui, inconsciemment, alors que je vis à nouveau dans ma ville natale, je prends un peu de distance avec ma propre histoire. Par ailleurs, j'ai eu envie de faire une pause avec la photographie à cause du rapport très distancié qui empêche le contact direct avec la matière. Ce projet me donnait l'occasion de retrouver la céramique et de prendre le temps d'expérimenter, de tester de nouvelles formes.

Dans cette série, tu questionnes le mobilier, l'espace intérieur. Comment abordes-tu cette problématique et quelle approche as-tu du design ?

Le design m'a toujours intéressée mais je ne voulais pas avoir une démarche de designer et créer un nouvel objet. Je me sens plus proche des considérations d'Ettore Sottsass¹ et du groupe de Memphis² sur l'anti design. Selon eux, le designer doit nous déconditionner du rapport fétichiste qu'on peut entretenir avec l'objet, pour ne pas être dans un processus de consommation à tout prix. Dans cette idée, mon propos consiste à imaginer un objet qui pourrait nous détacher de l'objet. Une façon de questionner l'univers du design, l'habitude des gestes, la fonction et l'orthogonalité, mais sans imposer de réponse pour autant. Pour avoir travaillé quelques années dans la décoration, je me suis rendue compte que l'on ne fait que piocher dans un répertoire de formes, de couleurs dont on propose des assemblages. On évolue dans un univers pré-mâché par l'industrie, on a l'impression d'être libre et d'avoir des choix mais on se rend vite compte que l'on est à l'intérieur de quelque chose d'assez verrouillé et prédéterminé.

Face aux codes du design régis par le souci de fonctionnalisme, tu proposes une alternative à ce formatage. En quoi consiste-elle ?

En m'inspirant des architectes déconstructivistes qui pensent en terme de mouvement, d'oblique et de déséquilibre, je trouvais intéressant, dans un premier temps déjà, de déconstruire un système en perturbant les codes, pour démontrer à quel point ce qu'on nous propose est autoritaire. Pour cela, je suis partie de pièces de mobilier usuel de l'enseigne Ikéa comme symbole de l'uniformisation mondiale et de la fonctionnalité. Loin d'imposer quelque chose d'autoritaire à mon tour, j'ai plutôt choisi d'insuffler de la poésie, du mouvement en créant des déséquilibres, des petites perturbations en introduisant des objets de passage qui induisent une autre lecture de notre intérieur. Par exemple, j'ai imaginé une cale qui décale une étagère et la rend incapable de

supporter quoique ce soit. Inéluctablement, on en revient au questionnement sur la fonction et le statut de l'objet dans la lignée de Duchamp³ et de sa pratique du détournement. Cette approche évoque aussi les formes de l'art minimal et les visées d'artistes tels que Donald Judd⁴ par exemple.

Dans la forme, tu as imaginé des pièces en céramique et en bois qui viennent se mêler à des objets manufacturés. Est-ce une façon de réhabiliter le geste manuel avec ce qu'il peut avoir d'incertain ?

L'artisanat et le travail à la main sont en effet des choses qui me parlent. J'avais envie de retravailler la céramique pour cette raison, même si cette technique amène son lot de contraintes, de difficultés pour obtenir quelque chose de précis. Pour ce qui est du bois, je ne l'avais jamais travaillé donc j'ai bénéficié de l'expertise en menuiserie et ébénisterie d'Alix Allain, l'assistant technique du BO, pour la réalisation des pièces. A l'opposé des méthodes de fabrication à grande échelle, je voulais proposer quelque chose de fait à la main avec des savoir-faire et des matériaux ancestraux. Peu importe les imperfections, les petits accidents, c'est justement cette fragilité que je trouve belle, là où normalement elle serait écartée. Donc je suis plutôt dans le « low tech », dans l'éloge de la lenteur et le culte du bancal à l'image de mes chaises sur lesquelles on ne peut pas s'asseoir.

Les objets qui dérangent pointe en filigrane la question du corps dans l'espace, déjà évoquée dans ton travail par son rapport à l'architecture notamment. Faut-il y voir le lien qui inscrit ce projet dans ton parcours ?

Par rapport à mon travail, ce projet est un des rares dans lequel il n'y a pas de représentation du corps. Je montre des objets, un décor intérieur qui induisent forcément des comportements humains. Je procède finalement par métonymie en évoquant le contenant pour parler du contenu. Cette série m'a en quelque sorte donné l'opportunité de retrouver l'architecture via la décoration et le design. J'ai grandi dans une famille d'architectes au milieu des plans et des agencements, c'est ce qui explique mon intérêt pour ce sujet. La notion de lieu, d'espace est très présente dans mon travail: je donne des noms de rue à mes séries photographiques, j'enferme mes personnages dans des huis clos. Le lieu devient un personnage supplémentaire, un témoin de la présence humaine.

(1) Ettore Sottsass (1917-2007) est à la fois architecte, artiste et designer Italien, membre actif du mouvement antidesign et du groupe de Memphis. « *Faire du design, ce n'est pas donner forme à un produit plus ou moins stupide pour une industrie plus ou moins luxueuse. Pour moi le design est une façon de débattre de la vie.* »

(2) Le groupe Memphis (1980) met « l'industrie au service du design ». Il souhaite que chacun utilise ses objets colorés et modulables à sa manière.

(3) Marcel Duchamp (1887-1968), peintre, plasticien, homme de lettre français, notamment connu pour avoir inventé le ready made.

(4) Donald Judd (1928-1994) artiste plasticien et théoricien américain. Principal représentant du minimalisme. Il cherche à réduire ses sculptures aux formes géométriques les plus simples et élabore le concept d'installation permanente.